

Compte-rendu Café Ethique n°3

Quelle valeur pour le travail en 2015 ? 09/04/2015

Introduction :

En 2015, alors que nos sociétés vivent une crise économique considérable, le monde du travail lui-même se trouve en souffrance. Si cette souffrance n'est pas nouvelle (manifestement présente depuis les années 1980), la crise l'exacerbe et la révèle. L'idée contemporaine consistant à considérer le travail comme le lieu de réalisation de soi, par lequel chacun doit avoir l'opportunité de s'épanouir personnellement, est mise à mal par la réalité du monde du travail : scandales éthiques, financiarisation heurtant la dimension humaine du travail, burn-out des employés etc. témoignent de ce qu'on peut dès lors qualifier de crise du monde du travail. En effet, les attentes fortes des travailleurs vis-à-vis de ce que leur emploi peut offrir se trouvent fréquemment déçues : en résulte un certain mal-être au travail. Le problème d'un manque de valorisation au travail constitue d'ailleurs un aspect central dans cette souffrance ressentie par les individus.

Dans le cadre des Cafés Ethique proposés à l'Ecole Centrale de Lyon, le choix d'un thème portant sur la question du monde du travail actuel a paru à l'équipe intéressant dans la mesure où les centraliens en sont des futurs acteurs. Ce Café aura été l'occasion pour eux de se projeter dans un rôle de futurs décideurs, amenés certainement à influencer sur les conditions de travail des personnes qu'ils seront conduits à diriger. Dans le but de susciter la réflexion autour d'une évolution possible des modèles de management ainsi que d'une évolution des relations professionnelles, la discussion ne manque pas de s'inscrire dans la logique des Cafés Ethique, souhaitant proposer un espace de réflexion pour sensibiliser les étudiants aux questions éthiques du métier de l'ingénieur.

Dominique Méda

Présentation

Mme Dominique Méda est sociologue et philosophe, diplômée de l'ENS puis de l'ENA, actuellement directrice de l'IRISSO (Institut de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Sociales), mais aussi auteure de nombreux ouvrages sur la question du travail, comme *Le travail : Une valeur en voie de disparition* (Champs-Flammarion, 1995) ou encore *Réinventer le travail*, avec Patricia Vendramin (PUF, 2013).

Elle introduit le débat en faisant référence à la commission à laquelle elle a pris part en 1995 en parallèle de l'écriture de son livre en tant que rapporteur : des personnes issues de toutes disciplines s'attachaient à se projeter 20 ans en avant pour se demander ce que serait devenu le travail. Sur cette question, elle pose deux regards distincts mais finalement complémentaires : celui de la philosophe et celui de la sociologue.

Un regard de philosophe

Selon elle, le discours commun consistant à faire du travail le seul moyen pour les hommes de bâtir le lien social est dangereux. Il s'agissait plutôt pour elle, via la rédaction de son livre *Le travail : Une valeur en voie de disparition*, de raconter l'histoire de la notion travail, l'histoire de sa valorisation. Se dégage alors pour elle l'idée majeure suivante : notre idée du travail actuelle est formée de plusieurs couches de significations qui coexistent. Après les travaux, entre autres, d'Adam Smith et de Karl Marx, pour lesquels le travail est avant tout un facteur de production, nous en sommes arrivés dans nos sociétés occidentales, au XXe siècle, à renforcer le salariat par une protection et des droits sociaux et finalement à concevoir le travail

comme le lieu de notre épanouissement personnel, le lieu où l'on se réalise, où l'on déploie toutes ses capacités pour dire aux autres toute notre individualité.

Un regard de sociologue

Pour avoir pris part à de nombreuses enquêtes à l'échelle européenne sur la réalité du monde du travail aujourd'hui, la sociologue a ensuite évoqué ce qui ressort principalement des résultats de ces enquêtes. Comme spécifié en introduction de ce compte-rendu, ces enquêtes font part d'attentes immenses des travailleurs vis-à-vis de leur emploi. [1]

Pour Dominique Méda, ces attentes n'ont jamais été aussi fortes, notamment en France. Ainsi, le travail en lui-même revêt une importance toute particulière, tout comme ses dimensions expressive et relationnelle : les employés plébiscitent un travail intéressant, qui représente un défi personnel, ainsi qu'une bonne ambiance au sein de l'équipe de travail. Toutefois, les travailleurs exigent en parallèle que leur travail ne leur prenne pas trop de temps, soucieux de pouvoir s'adonner aux loisirs, à la vie de famille etc. Le problème réside alors dans le fait que ces attentes sont systématiquement déçues. En résulte une souffrance significative, à laquelle s'ajoutent la pression et l'angoisse quant à la sécurité de l'emploi, dans un contexte où les taux de chômage sont élevés.

Cette situation de crise est-elle une fatalité ?

Différents scénarios sont avancés pour parer à ce phénomène :

- le premier repose sur l'espoir qu'avec l'ère de la robotisation et de l'automatisation de l'emploi, nous parviendrons à changer la nature du travail, le rendant complètement collaboratif, sans relations hiérarchiques et rompant avec le modèle salarial
- le deuxième, qui consiste à dire que puisque le travail aurait perdu son sens, autant retourner à l'avant-capitalisme, c'est-à-dire à l'avant salariat, avec un modèle de développement porté par des petits producteurs autonomes et indépendants (Dominique Méda cite *L'éloge du carburateur*, de Matthew Crawford, pour illustrer ce point)
- le troisième, qui a la préférence de Mme Méda, désigne le scénario de reconversion écologique. La prise au sérieux de la menace écologique pourrait servir de base à la réinvention du travail et de l'emploi : en produisant de manière propre, nous aurions besoin de travailler plus car c'est un modèle de production plus intensif en travail, et donc de pouvoir répartir plus largement le travail, entrant dans une course au gain de durabilité plutôt qu'au gain de productivité. Cela revient à renoncer à l'accumulation polluante de capital. Trois mesures pourraient être prises : le partage du temps de travail, la réorganisation de l'entreprise et des modèles de management, la mise en commun des idées pour que chacun ait prise sur les décisions de l'entreprise.

Pierre-Yves Gomez

Présentation

M. Pierre-Yves Gomez est économiste de formation, aujourd'hui professeur de Stratégie et de Gouvernance d'entreprise à l'EM Lyon, et auteur de l'ouvrage *Le travail invisible : Enquête sur une disparition* (François Bourin Editeur, 2013).

La présentation de M. Gomez a déployé une série de questionnements, à l'image du parcours intellectuel qui l'a conduit à s'intéresser au travail. Cela commence avec une question adressée à l'assistance : « finalement, pourquoi accepte-t-on de travailler en entreprise ? » A l'heure où on prône l'autonomie de la personne et les libertés individuelles, pourquoi accepte-t-on d'être si contraints par les organisations, les institutions ou encore la technique ? Ce qui amène enfin à la question suivante : quelle est la place de l'entreprise dans nos sociétés politiques ?

Pour Pierre-Yves Gomez, l'entreprise « fait le politique » en ce que l'essentiel des questions politiques est produit par les entreprises – y compris les questions sociétales – et constitue aussi en elle-même un espace politique, organisé, hiérarchisé, souvent bicamériste etc. Dans le cas particulier de la France par exemple, les Conseils d'Administration qui décident des directions à suivre pour l'entreprise ne font siéger des représentants des salariés que depuis la loi de 2013.

Dans un second temps, M. Gomez interroge le travail sous un autre angle : « Pourquoi le travail nous

gouverne-t-il ? » Reformulant la question, il nous invite à distinguer significations et signifiés du travail, insistant sur ce dernier point pour répondre à cette question. Il avance alors deux points :

- le travail permet d'appréhender son environnement, d'agir sur lui. Il signifie donc notre capacité (ou incapacité) à agir sur le monde. Pour M. Gomez, tout ce qui est désigné sous le nom de travail constitue une activité de transformation du monde. En cela, tout ce qui se joue dans le travail et y compris dans ses formes les plus dégradantes, c'est la recherche et la production de sens. Sur ce point, les deux intervenants ne sont pas d'accord, car selon Dominique Méda, cet élargissement des contours du domaine du travail est dangereux puisqu'alors les formes les plus précaires de travail deviennent légitimes.

- le signifié du travail, c'est la valeur qu'il donne aux objets fabriqués. En travaillant et en fabriquant, en donnant un nom à la production issue de notre travail, on le fait vivre sous un autre jour et on se donne l'occasion de le contempler et de lui faire prendre un sens essentiel. Il fait ici référence à la réflexion de Simone Weil qui abonde en ce sens.

Finalement, en adoptant le point de vue de l'économiste, M. Gomez propose de se demander : où se réalise le travail, et à quel prix le valorise-t-on ? Il met alors en avant le problème de déconnexion entre flux de travail et flux de rémunération : le système salarial veut établir une relation entre travail et rémunération, mais celle-ci devient aisément floue. Il existe en effet d'autres formes du travail que le salariat et il est bien difficile de concevoir une relation claire entre rémunération et efforts fournis lorsque ce type de travail échappe à un cadre organisationnel rigide. Pour illustrer cette idée de frontières du travail qui sont confuses, M. Gomez propose l'exemple des 11 millions de bénévoles français (qui travaillent!) qui ne sont bénévoles que parce qu'ils vivent sur les rentes de leur retraite, financées par les actifs salariés... Les formes de travail hors salariat existent bel et bien ; certains peuvent réussir par exemple à vendre leurs compétences (vente d'application sous smartphone) et faire du profit en marge de leur salaire. A contrario, ceux qui sont coincés dans un processus de production ne le peuvent pas et n'ont pas la possibilité de contempler leur travail au sens de réalisation personnelle.

Débat avec le public

Pour vous, où se situe la « disparition » dans le travail ?

Pierre-Yves Gomez avance l'idée que cette disparition se situe au niveau des cadres d'analyse du travail. Pour résumer son propos, il affirme que le développement des outils actuels de gestion, orienté par les enjeux financiers, a abstrait l'observation du travail humain réel qui a disparu au profit de l'observation du produit du travail. En somme, le gestionnaire qui pense tout contrôler, perd de vue l'essentiel : le travail humain, qui est pourtant au coeur de la production. Ainsi, le travail réel, dans sa matérialité physique et ses engagements corporels et psychiques, disparaît. Le travail n'est perçu que sous l'angle de sa contribution au profit.

Mme Méda approuve et précise que le travail est le lieu où s'est manifestée à outrance la logique de l'efficacité, dans le but de maximiser les profits : la manière dont la production est obtenue n'importe plus. Plus que le travail, c'est le travailleur qui « disparaît ». Pour remédier à ça, les deux intervenants font un retour sur l'entreprise en tant qu'espace politique : il s'agirait de promouvoir la délibération interne à l'entreprise, d'associer les salariés aux décisions, pour que les décisions d'ordre politique ne soient pas prises de l'extérieur, là où les enjeux économiques et d'efficacité aveuglent les décideurs.

Pour revenir sur le scénario évoqué par Mme Méda concernant l'automatisation de l'emploi et la robotisation, quel est votre avis sur l'entrée en concurrence des employés, des ouvriers et des robots ?

Pour Pierre-Yves Gomez, on parle donc ici de disparition de l'emploi, et cela l'inquiète fortement dans la mesure où la logique d'accumulation exponentielle de capital que l'on connaît aujourd'hui, notamment dans la technique, risque de poser de gros problèmes en matière d'organisation du travail et du statut du travailleur. Dominique Méda souligne d'ailleurs que ce qui est choquant, c'est de dire de ce scénario qu'il est inévitable puisqu'il est possible. Il y aurait donc suppression massive d'emplois ? Cela devrait faire l'objet d'un large débat à échelle internationale, pour savoir : accepte-t-on ce scénario, y résiste-t-on, comment s'y adapterait-on s'il devait se présenter ? M. Gomez avance alors le problème des flux économiques qui découleraient d'une telle situation : puisque les travailleurs seraient déconnectés de la production physique, comment valoriser le travail qui n'est plus effectué par l'humain ? Via une rente généralisée ? Mais alors, comment l'organise-t-on ? Il subsisterait indéniablement des inégalités : ceux qui sont à l'origine de cette transition, qui possèdent les entreprises productrices robotisées s'accapareraient l'essentiel des richesses et le reste serait

redistribué... Mais de quelle manière ? Selon quelles procédures politiques ?

Mais alors, ne retomberait-on pas dans les travers de la civilisation athénienne qui a voulu libérer la population du travail physique pour pouvoir se consacrer à autre chose ?

Dominique Méda abonde dans ce sens, disant qu'effectivement, c'est l'idéal qu'on semble nous proposer, mais que celui-ci suppose un problème évident : une civilisation ne travaillant pas, dès lors « décérébrée », ne peut vraisemblablement pas être une société de loisir et une société politique pleinement développées...

Pour Pierre-Yves Gomez, cela va même plus loin : priver les gens de leur travail, de la capacité subjective de réaliser quelque chose avec ses mains ou sa tête, reviendrait à les priver de liberté. Il revient sur l'idée que le signifié du travail, c'est la possibilité de s'ancrer dans le monde, d'entrer en relation avec lui. Ne plus travailler revient finalement à être déterminé par le travail des autres – en l'occurrence dans cet exemple, le travail des industries robotisées, qui imposerait une ligne de conduite, une direction à prendre que l'on serait contraint de suivre et de subir.

Par rapport aux attentes, notamment celles des jeunes français, y a-t-il lieu de faire un lien avec notre système éducatif : en quoi les grandes Écoles et les étudiants construisent ces attentes ?

Pour Dominique Méda, le lien existe entre l'ampleur des attentes sur le travail et leur déception et ce dès l'entrée dans notre système éducatif qui reste très individualiste, élitiste et fondé sur la compétition. On peut donc penser que l'on forme des personnes de telle manière qu'ils ne développeront pas forcément un comportement moral au sens de la maximisation du bien-être collectif. Il serait effectivement judicieux de réformer en profondeur notre système, pour faire en sorte d'insister sur la nécessité de travailler en équipe mais surtout d'apprendre à respecter l'apport de chacun dans une œuvre commune.

Pierre-Yves Gomez souligne qu'il est un peu facile d'imputer aux écoles de commerce une responsabilité, bien qu'il le fasse dans une certaine mesure. Le problème réside pour lui dans le fait que la prise de conscience des grandes mutations actuelles du monde du travail ne se soit pas faite. Ou du moins, si certains managers de grandes Écoles ont conscience de ces mutations et prennent de nombreuses initiatives louables, l'inertie du système conduit à proposer des solutions qui ne vont pas assez loin, qui ne sont pas à la hauteur de ce qu'on pourrait attendre pour avoir un impact efficace sur le monde du travail.

Conclusion

Ce Café Ethique a vu participer deux intervenants de grande qualité qui ont eu l'occasion d'échanger avec entrain pour entraîner le public dans une réflexion abordant de nombreux aspects, primordiaux lorsqu'il s'agit de s'interroger sur la question du monde du travail de nos jours. Il aura permis de prendre conscience des changements significatifs qui touchent les travailleurs, faisant un état des lieux efficace et clair auquel le public n'aura pas manqué d'être réceptif.

[1]:http://www.google.it/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CCgQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.cee-recherche.fr%2Fsites%2Fdefault%2Ffiles%2Fwebfm%2Fpublications%2Fdocdetravail%2F96-vf-travail_europe.pdf&ei=Ff9vVaCqOsSt7gb_9oGgCA&usg=AFQjCNGb2md-

